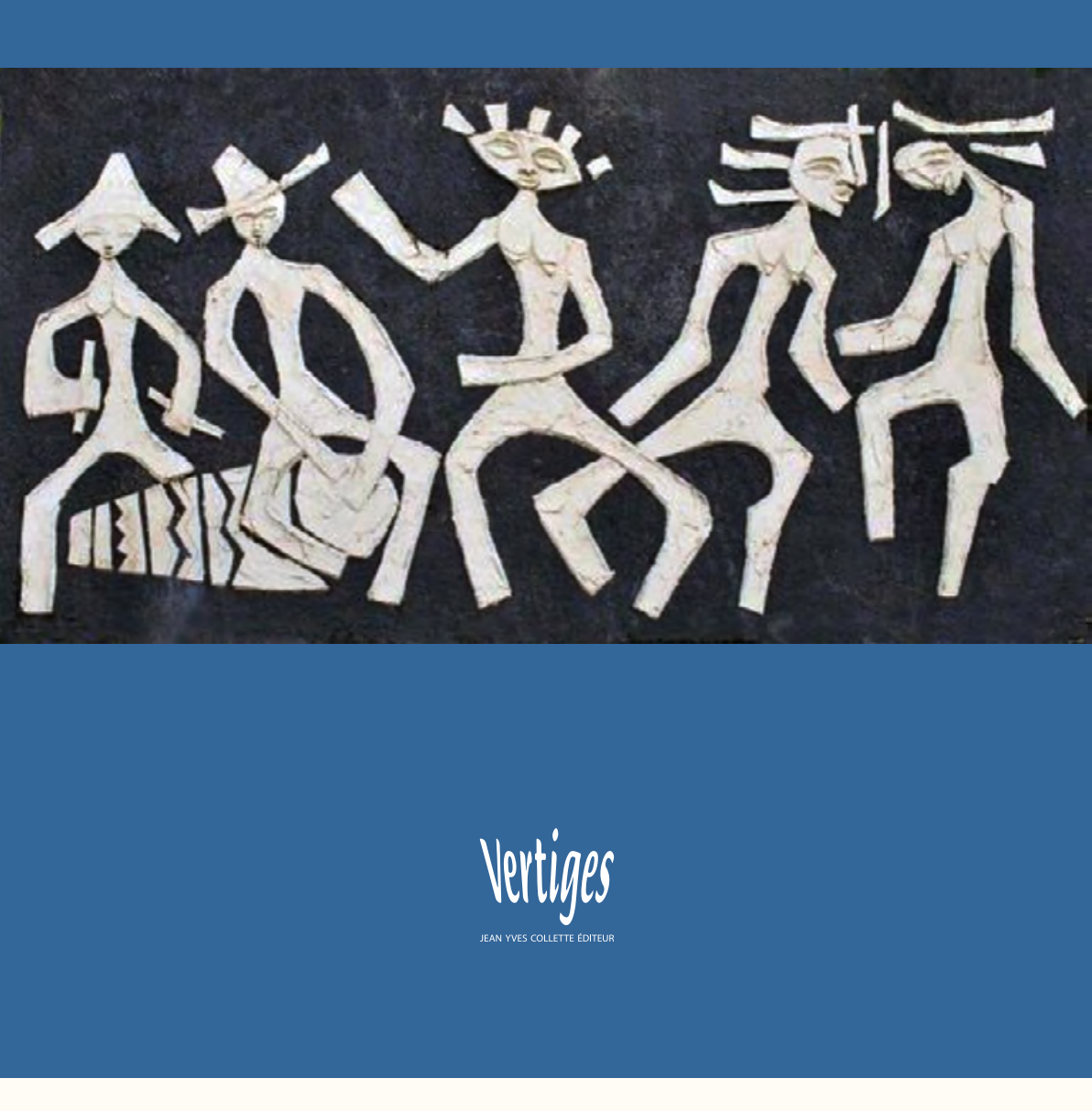
Serge Fisette

Guadeloupe et Martinique

Carnet de voyage



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Joseph Sainte-Croix René-Corail, dit Khokho René-Corail (1932-1998), *Le Choc des deux mondes* – détail d'une fresque installée sur les murs du cimetière du Lamentin (vers 1983). Le monument retrace le contact entre les Caraïbes, premiers habitants du pays, et les colonisateurs européens.

> *Écoute plutôt ce battement rythmique que ma main haute imprime, novatrice, à la grande phrase humaine en voie toujours de création.*
>
> Saint-John Perse

Guadeloupe

Partir à la découverte d'un texte à inventer comme on procède d'une contrée inconnue, encore vierge, d'un nouveau monde. Comme l'a fait un dénommé Colomb, en 1493, lors de sa seconde expédition. La terre dont il foule le sol se nomme Karukera, l'île de gommier, en langue caraïbe. Il la rebaptise Santa Maria de Guadalupe de Estremadura. Aujourd'hui, la Guadeloupe : ces ailes de papillon déployées, échouées sur la mer au pied des arcs-en-ciel, délicieusement caressées par les alizés ; ce confetti d'empire tel qu'on la surnomme, au cœur des petites Antilles, à 16° 15' de latitude Nord et 61° 35' de longitude Ouest.

C'est elle, l'objet de l'écrit. Elle que je suis venu arpenter, explorer avec les mots. Un peu d'elle que je veux ramener au fond de mes bagages, dans les replis de ces pages. Un peu de son âme, de sa couleur locale, de son mystère dérobé. De ses charmes également, au-delà de la carte postale et des guides touristiques Michelin, Routard et autres. Plutôt être aux aguets, à l'affût afin de percer quelque secret, entailler de-ci de-là des brèches.

* * *

La Guadeloupe de nos jours c'est la France[1], la France outre-mer perchée sous les Tropiques. Tout de suite on le perçoit en arrivant, tout de suite on reconnaît des signes distinctifs, des traits, des attitudes. Pour le Québécois que je suis, tout de suite un air de famille qui atténue le choc du dépaysement. Celui ressenti inévitablement en débarquant dans le Sud, que ce soit à Cuba, au Mexique ou en République Dominicaine. La barrière de la langue, évidemment, qui a sauté. L'Autre n'est plus tout à fait un étranger, un indigène exotique et curieux.

Déjà, à bord de l'avion, il y avait ça, notable, formidable : un équipage et des voyageurs tous francophones, même ceux à la peau sombre, l'hôtesse arpentant l'allée, mon voisin côté hublot. Hors de chez-soi, déjà on se savait en terrain connu. Puis, le chauffeur à l'aéroport de Pointe-à-Pitre brandissant un carton où je lis mon nom. Il m'accueille avec chaleur, m'amène en voiture, m'indique le nom des bourgs que nous traversons. Les carrefours giratoires aux intersections, les panneaux indicateurs et les panneaux d'affichage, les routes efficacement asphaltées dont les abords ne sont pas jonchés d'amas de détritus, sortes de dépotoirs déprimants à ciel ouvert si fréquents dans les isles.

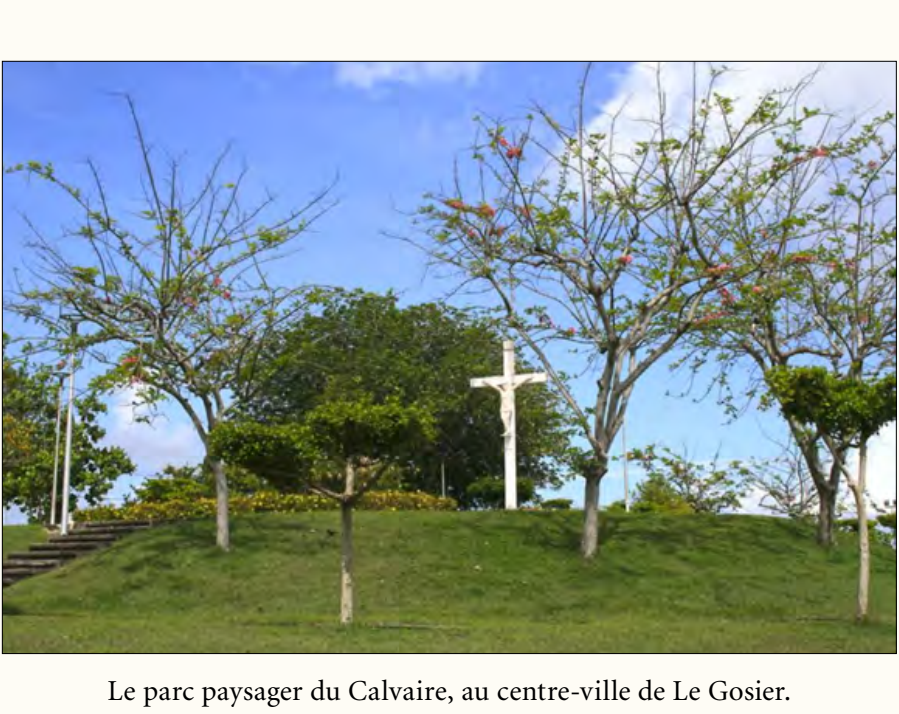
Déjà se manifestent d'autres mœurs, d'autres valeurs : du civisme, du civilisé, de l'écologie, un souci de l'environnement. Déjà la culture est omniprésente ; un rapport nature-culture non plus antagoniste, inconciliable, mais complémentaire, s'appuyant l'une l'autre, se nourrissant mutuellement.

Voilà les premières impressions. Seront-elles, au fil des jours, des semaines, confortées, renforcées ? Infirmées, peut-être ? Je ne sais pas. Au fil des rencontres et des événements survenus, des sites et des coins visités…

* * *

Le passé nous apprend que l'archipel aurait pu devenir espagnol ou britannique[2] – ou rester caraïbe si les autochtones conquis avaient décidé, à l'exemple d'autres peuplades des environs, de se soulever, de fomenter une révolution, de revendiquer leur autonomie. L'Histoire a tranché. L'ère des envahisseurs est désormais révolue. Chacun, semble-t-il, y a trouvé son compte. On parle maintenant de mélange, de peuple mosaïque, à l'instar d'une multitude de pays sur la planète. Un phénomène migratoire en croissance exponentielle, irréversible, nécessitant l'ouverture, la cohabitation, la réconciliation, l'acceptation de la différence et les… accommodements raisonnables !

En témoigne ce magnifique parc municipal qui longe la ville du Gosier. Se déployant à flanc de colline – de morne, dit-on ici – au bord de la mer, il est entretenu avec soin, ponctué de vieux arbres aux troncs noueux qui font penser à des bonsaïs géants, agrémenté de pièces de mobilier confortables réparties çà et là. Sans aller jusqu'à évoquer un jardin à la française, on y détecte la touche d'employés de voirie formés aux plus récentes innovations en matière d'aménagement et d'espace vert. Or, l'endroit se nomme le… parc paysager du Calvaire ! avec une immense croix blanche dressée sur un monticule à l'entrée, où Jésus, tout de rose pâle peint, agonise. Qui oserait aujourd'hui transformer un espace public en Golgotha ? À la limite, planter une croix, mais pousser l'audace jusqu'à l'affubler d'un Christ crucifié, le geste est inhabituel, voire détonnant !



Le parc paysager du Calvaire, au centre-ville de Le Gosier.

À une science horticole de pointe, voici que se mêle un emblème religieux habituellement réservé aux lieux de culte, de prière. Voici qu'au profane se greffe du sacré. Du sacré intégré à la vie quotidienne, que ce soit celle des résidents ou des touristes de passage. Alors que la République a voté depuis longtemps la séparation de l'Église et de l'État, alors que le président a promulgué une loi récemment limitant le port de signes religieux ostentatoires sur la place publique, la présence de cette icône chrétienne a de quoi surprendre au premier abord.

Sans doute faut-il se rappeler que les sociétés indigènes ne pratiquent pas ce genre de divisions, de dichotomies à l'occidentale importées par l'homme blanc lors de ses conquêtes. Chez elles, au contraire, tout est imbriqué. Le caché, l'invisible n'ont pas moins de réalité que ce qu'on peut observer ou toucher, ce qui tombe directement sous le sens. Et ces croyances anciennes perdurent toujours, même chez les convertis. Aux côtés du curé, le chaman et le sorcier sont encore là, le gadezafé[3] qui a recours à l'envoûtement ou convoque les revenants ; derrière les rituels catholiques apostoliques romains, rôdent la magie, les superstitions ancestrales – et les rites vaudous depuis l'arrivée des Haïtiens ; outre le crucifix et la statue de la Madone, il y a les gris-gris, les bombes aérosols qui chassent les mauvais esprits et les miroirs pour détourner le mauvais œil !

Alors, oui, un Calvaire dans un parc de loisir et de détente ! Ou un cimetière, tel celui surplombant le centre de Morne-à-l'eau, étalé en paliers successifs sur plusieurs étages au point qu'on dirait une ville dans la ville ! La mort non pas déniée, dissimulée, reléguée discrètement en périphérie, mais offerte au grand jour, à la vue de tous puisqu'elle est partie intégrante de la vie. Un cimetière absolument délirant avec ses immenses mausolées en béton ou en tuiles céramique en damiers, criards et baroques, tassés les uns contre les autres, garnis d'autels, de lampions, d'inscriptions funéraires, de photographies sous verre du disparu, de grilles ouvragées en fer forgé, de gerbes de fleurs séchées et de bouquets en plastique ! On s'y rassemble à la Toussaint, on illumine les tombes, on chante et festoie pour vénérer les ancêtres, leur parler et honorer leur mémoire car ils sont – et restent – bien présents au milieu des vivants. « La mort chez nous est spectacle, écrit Maryse Condé. On n'admet pas que les douleurs soient muettes[4]. »

Point n'est besoin, toutefois, de se rendre au parc ou au cimetière pour voir l'incroyable métissage qui s'est développé ici. Il n'y a qu'à tendre l'oreille, écouter. C'est dans la parole même qu'il se manifeste, celle journalière, imprégnée, enjolivée d'une multitude d'accents. L'île, comme un fabuleux creuset de la francophonie, assurément unique au monde. Une même langue partagée, mais irisée de colorations qui enchantent, ravissent le tympan, le chatouillent, dira-t-on ! Une langue multicolore, savoureuse à souhait !

Tantôt un accent marseillais si typique du sud de la France, reconnaissable entre mille, un autre du Limousin, du Calvados ou de la Bretagne ; tantôt un accent européen de Suisse ou de Belgique ; tantôt encore un accent antillais, fort différent de celui de la Barbade ou d'Haïti ; un accent indien également, ou québécois – lui aussi reconnaissable entre mille ! – sans oublier le créole[5] qui, basé sur le français, intègre des mots d'origines amérindienne, espagnole et africaine. Une fraternité linguistique dans une variation infinie de teintes qui n'a d'égale que la palette des couleurs de la peau de tout un chacun, qui va du blanc au noir en passant par le marron ; du vanille aux bruns noisette, amande, caramel ou chocolat !

Malheureusement, la coloration de la peau, c'est elle encore qui, trop souvent, sous-tend les rapports de force, de pouvoir, confère un statut et gradue l'échelle sociale : le pâle, pourtant minoritaire, reste dominant, se retrouve au sommet ; la majorité foncée reléguée tout en bas. Soit, dans l'ordre : le blanc pays ou le blanc métro, le négropolitain (ou nègzagonal[6]), le métis, le mulâtre, et le nègre rouge ou bleu pétrole, selon le reflet. L'ère du colonialisme et de l'esclavage n'est pas si loin[7] ; l'île cherche encore son identité, sa créolité.

Mais bon, par honnêteté, par nécessité, il convenait de dire ces choses : la crudité des faits, leur cruauté à maints égards, les injustices flagrantes, les inégalités, les conditions économiques souvent déplorables, le délabrement, l'insalubrité des quartiers pauvres, le fléau des jeunes sans travail. Faut-il y revenir, insister là-dessus, s'enliser dans cette impasse sans issue possible qu'une profonde tristesse ? Celle qui s'élève, le soir venu, dans les chants *a capella,* les mélopées, ou dans le roucoulement larmoyant des tourterelles autour, telle une lente plainte immémoriale et sans fin.

Plutôt parler des bougainvilliers somptueux, des roses de porcelaine, des orchidées aux veinules améthyste – couleur robe d'évêque, précise Maryse Condé[8]. Plutôt des marchés publics grouillants où les étals débordent d'épices odorantes, de bananes plantains, de melons Philibon et d'ananas bouteille. Plutôt du carnaval qui bat son plein, de la parade à travers les rues de la ville, avec ses masques épeurants de gorilles et de monstres maléfiques réincarnés, ses chapeaux rocambolesques, ses costumes de lumière époustouflants de plumes, de paillettes et de frous-frous virevoltants, ses fanfares tonitruantes, et ces lassos que l'on fait claquer bruyamment sur le sol – rappelant, comme une manière de l'exorciser, le fouet du commandeur utilisé jadis pour mater les esclaves entassés dans les navires négriers et les plantations de canne à sucre. Un cortège où, l'espace de quelques heures, pensée rationnelle et esprit cartésien sont fortement bousculés, supplantés par la féerie, le kitsch, la démesure, par les danses endiablées et les déhanchements lascifs, les femmes « s'avançant avec un balancement mi taw, mi tan – aguichant – qui déchaînait le feu dans les entrailles[9]. »

Plutôt raconter quelques personnages hauts en couleurs croisés au hasard, esquisser leur portrait…

Celui de cette mulâtresse durant le trajet en autocar, à partir de Saint-François. Une jeune fille mignonne, seize ans peut-être, un visage aux traits fins, harmonieux, une peau de sapotille[10], des cils recourbés, des lèvres pulpeuses, des courbes généreuses mises en valeur par un *pull-over* immaculé très ajusté, de longues jambes de mannequin. Une adolescente de son temps, consciente de son charme, de son pouvoir de séduction, à l'aube de devenir une femme. Quelle surprise alors lorsqu'elle se met à… sucer son pouce tel un poupon dans son berceau ! Geste d'autant plus saugrenu que sa main gauche, elle, n'arrête pas, au même moment, de pitonner sur son téléphone cellulaire comme ceux de sa génération. Image surréelle, s'il en est, de voir se côtoyer un comportement si enfantin et des signes imminents de maturité, surtout qu'elle agit le plus naturellement du monde, sans gêne aucune, sans retenue. Pour combien de temps encore, se demande-t-on ? Qu'en sera-t-il dans quelques mois, dans un an peut-être ?…

Celui de ce Guadeloupéen qui, tandis que nous attendons le bus sur le bord du trottoir, nous invite à monter dans sa voiture et à nous mener à destination. Prénommé Xavier, dit-il, retraité d'un lycée de la capitale, il occupe ses loisirs en faisant du taxi au noir. Apprenant que nous voulons visiter la Pointe des châteaux – à proximité de laquelle se trouve notamment une plage naturiste – il commence à raconter qu'il y a déjà conduit des clients, découvrant pour la première fois l'existence et la particularité de cette plage. Étonné et surtout intimidé par le spectacle, il n'avait pas osé se mettre nu. Une semaine plus tard, il décide d'y retourner et, cette fois, de se prêter au jeu et de se balader dans le plus simple appareil. « Un homme d'origine italienne s'approche de moi, raconte-t-il, et me confie que son épouse, subjuguée et émoustillée par mon abondante virilité, souhaiterait me rencontrer et faire plus ample connaissance. » Après un refus poli, il finit par accepter la proposition et rejoint la dame en question. Ils discutent ensemble de choses et d'autres et, bientôt, celle-ci réitère son ardent désir de connaître avec lui les plaisirs de l'amour, de recevoir en elle ce morceau de fer[11] si impressionnant. Ce qu'ils font en se retirant tous deux dans un coin isolé. La dame comblée de bonheur au-delà de ses espérances, avoue-t-il fièrement, ils reviennent vers le mari cocu, lequel lui tend quelques billets en le remerciement de ses services… Mais le plus beau de l'histoire est que, découvrant – suite à ses nombreuses questions – que mon compagnon de voyage et moi sommes célibataires, que nous n'avons ni femme ni enfants, il continue de vanter sa verdeur inaltérée et nous révèle qu'il préfère les femmes certes, mais qu'il lui arrive parfois de faire ça avec des mecs ! Nous déclinons l'offre et sortons de la voiture complètement éberlués. Qu'un jeune prostitué puisse nous accoster, passe encore, mais un sexagénaire, père de famille de surcroît, cela a de quoi étonner ! Comme quoi, l'âge d'or, le troisième âge semblent se vivre ici de façon très… particulière !

Celui de cette vieille dame qui, pour se protéger de l'ondée soudaine, vient s'abriter sous le toit de bois où je suis assis à une table de pique-nique, plongé dans la lecture. Elle referme son petit parapluie noir et reste debout à quelque distance. L'averse prenant de l'ampleur et risquant de se prolonger, elle finit par me jeter un regard timide, s'avance et s'assoit sur le banc en face du mien. Je pose mon livre et nous parlons de la pluie. C'est une femme menue, certainement très âgée, au visage buriné, sillonné de rides creusées par le temps. Humblement, elle est vêtue, un fichu recouvrant sa tête d'où émergent quelques mèches grises. Elle dit habiter Trois-Rivières, en Basse-Terre, y posséder un minuscule lopin de terre où elle cultive des mandarines et que, cette année, la récolte s'est avérée désastreuse à cause des pluies trop abondantes. « Toute cette eau tombée du ciel, poursuit-elle, si c'est très bon pour les fleurs, ça ne convient pas pour les fruits et les potagers de légumes. » Après un moment de silence, elle reprend la parole mais, comme se parlant à elle-même, enveloppée d'un voile de mélancolie. « Le monde a bien changé, dit-elle tout bas, il n'est plus ce qu'il était à mon époque… tous ces jeunes d'aujourd'hui… la vie était plus rude et plus simple autrefois, nous n'avions pas grand-chose, on s'en accommodait… et cette drogue partout, nous n'avons pas connu ça… » En l'écoutant, je pense à une grand-maman qui s'inquiète pour ses petits-enfants. Soudain, elle n'est plus ni blanche ni métisse ni indigène ni colonisée : seulement une grand-mère semblable à toutes les grand-mères de la terre, un peu dépassée par les événements de la vie actuelle, se faisant du souci pour les siens, et pour la belle jeunesse aussi…

Celui de cette autre dame, un après-midi, à la plage du Souffleur, assise à l'ombre d'un arbre sur une chaise pliante en toile. Je me demande pourquoi elle s'est installée dos à la mer pour prendre le frais, au bord de la promenade longeant la grève, jusqu'à ce qu'un jeune homme s'arrête à sa hauteur et échange quelques mots. Elle se lève, dépose sur la chaise le panier qu'elle tenait sur ses genoux et, à l'aide d'une pince en métal, en sort un objet qu'elle lui tend après l'avoir enveloppé dans du papier. Comprenant qu'elle vend quelque produit, je m'approche à mon tour, piqué par la curiosité. Le dessus de son grand panier d'osier est recouvert d'un tissu jaune clair sur lequel est imprimé un calendrier de l'année 2009. Il est fixé au pourtour avec des épingles à linge en plastique, elles aussi de couleur jaune. À ma question, elle répond qu'il s'agit d'un gâteau à la noix de coco, « un gâteau maison, signale-t-elle avec fierté, que j'ai fait moi-même ce matin ». Je décide de l'encourager et d'en acheter une pointe, à deux euros pièce. Même rituel : elle se lève, pose son panier ovale, enlève la moitié des épingles, soulève le tissu et en sort un morceau en m'invitant à y goûter et à lui faire part de mon appréciation… Quelques clients défileront par la suite, de sorte qu'elle lèvera le siège avec une dizaine d'euros en poche. On est loin des vendeurs agressants qui arpentent habituellement les plages en proposant aux touristes mille et une pacotilles. Que de douceur et d'humilité chez cette… pâtissière du dimanche, vêtue d'une robe de coton à motifs de fleurs rouges et bleues ! Que d'éclat dans ses yeux brillant derrière les verres épais de ses lunettes ! Que de gentillesse dans son abord, de sérénité. Je regrette de ne pas avoir discuté plus avant avec elle. Je me demande si elle est veuve, si elle a de grands enfants qui sont partis de la maison familiale ? Quel métier exerçait-elle dans ses jeunes années ? Cuisinière chez un mossieu blanc ou maîtresse d'école peut-être ? Je ne saurai jamais. Ce que je garde en mémoire, cependant, c'est le radieux de son sourire quand je lui ai vanté le bon goût et le moelleux de son gâteau !

La plage du Souffleur, à Port-Louis.

Celui de bien d'autres gens encore, lors d'un prochain voyage, lorsque je me rendrai à Vieux-Habitants, à Bouillante, à l'Île de Tintamarre, à Pointe du Petit Bas-Vent, à Muscade ; ou peut-être à Rougeole, à Tombeau, à La Regrettée, à Beaugendre, à L'Habituée, à Bois sec ; ou que je pousserai une pointe jusqu'à Bananier, Bonne Mère, Bébel, Cinq Cents Pas, Bamboche, Fond Vapeur, Mare Café, Réjoui, Bien-Désirée et Bel arbre du malgré tout. Parce qu'un pays, par-delà ses monts et merveilles, son patrimoine et ses coutumes, c'est avant tout les frères humains rencontrés, les femmes et les hommes qui l'habitent. Partage privilégié…

Martinique

Une large véranda, la mer en contrebas, immense, vertigineuse. Un vent chaud, humide à cette heure, brouille la surface de l'eau, secoue le faîte des arbres. Comme pour chasser les derniers relents de la nuit. Jaune orangé, le soleil pointe sur la ligne d'horizon à travers de lourds nuages gris. Ses rayons aveuglants se déploient en faisceaux. Je pense aux images saintes d'autrefois, les images de la Vierge où des rais de lumière sortent de ses mains, répandent leurs bienfaits sur la terre. Le jour se lève, réveillé par tout ce tumulte des alizés, de la lumière prodigieuse. En montant vers son zénith, le soleil trace un sillon scintillant sur les flots. Peu à peu se dissipent les embruns. Au loin, les silhouettes des montagnes se dessinent une à une. Je pense au fameux *sfumato* de la Joconde, de Léonard de Vinci. Virevoltent de ci de là des oisillons, se réchauffe l'air ambiant, s'assèche la rosée…

Ces mots, ces tout premiers mots sont le matin du texte à écrire, le surgissement, la naissance anticipée. Ils en brisent l'opacité ancestrale, la fissurent. Emmaillotée telle une momie séculaire, l'écriture émerge de ses limbes nébuleuses : une simple et pâle lueur encore. Peu à peu se profilent des contours, de lointaines silhouettes, évanescentes, fugitives.

Après la Guadeloupe : la Martinique, l'île aux fleurs. Que Christophe Colomb rebaptise Martinica en l'honneur de saint Martin. C'est l'époque des expéditions héroïques vers le Nouveau-Monde, de Pierre Belain d'Esnambuc qui débarque le 15 septembre 1635, mandaté par le cardinal de Richelieu. C'est l'époque des incessantes rivalités avec les Anglais, jusqu'au traité de Paris de 1814. L'île devient alors la petite France des cocotiers, bordée par l'Atlantique et la mer des Caraïbes. Là où se jettent les rivières nommées Potiche, Jambette et… Caleçon !

L'île courage, dit-on aussi, confrontée aux ouragans, aux cyclones, aux tremblements de terre et éruptions volcaniques. Le séisme de 2007, d'une magnitude de 7,4 sur l'échelle de Richter ; celui, pire encore, de la montagne Pelée qui rase la ville de Saint-Pierre et ses 30 000 habitants, ce 8 mai 1902.

Le courage également des coolies, ces travailleurs que la France importe de ses comptoirs indiens pour en faire une main-d'œuvre à bon marché et docile. À connotation péjorative, voire raciste, le terme vient des mots chinois *ku* et *li,* soit souffrance (amère) et force (de travail). Et voici que désormais se mêlent coolitude[12], négritude[13] et créolité[14].

Le courage surtout de ces hordes de combattants qui cherchent à sortir de l'esclavage généralisé, institutionnalisé, à abolir les pratiques discriminatoires envers les autochtones dépouillés de leur identité. Quant à la minorité blanche descendant des premiers colons français, elle continue de jouir de privilèges considérables. On les appelle Békés – déformation de Blancs du quai, car ils s'y rendaient autrefois pour vérifier leurs marchandises – ou Zoreilles parce que, comprenant mal le créole, ils faisaient constamment répéter comme s'ils étaient durs d'oreille.

De toutes ces luttes sanglantes, de tous ces héroïsmes, il existe aujourd'hui des traces, des lieux de mémoire disséminés à travers l'île. En témoigne la statue du Nèg Marron, érigée en 1998, à l'entrée du bourg du Diamant. Conçue par Hector Charpentier, elle symbolise la lutte du peuple et se veut un hommage aux esclaves rebelles qui ont brisé leurs chaînes et se sont réfugiés dans les montagnes. Le marronnage, c'est l'évasion des esclaves hors de la propriété de leurs maîtres. Marron vient de l'espagnol *cimarrón :* « vivant sur les cimes ». D'abord appliqué aux animaux qui retournent à l'état sauvage, le terme désigne, à partir de 1540, les esclaves fugitifs. S'ils étaient rattrapés, ils étaient tantôt marqués au fer rouge d'une fleur de lys, symbole de la royauté, tantôt on leur sectionnait un tendon d'Achille ou on les amputait d'un bout de jambe, tantôt on les condamnait à mort.

En témoigne également la statue du Nèg Mawon du Lamentin, appelée aussi l'arbre de la liberté faisant écho à l'acte de rébellion des esclaves. Khokho René-Corail, le concepteur et le créateur de la maquette, connaissait la force de la symbolique de l'arbre en Afrique. Notamment celle de l'arbre du non-retour dont les esclaves devaient faire sept fois le tour avant de quitter définitivement leur terre africaine et celle de l'arbre sous lequel les ancêtres enfouissaient le cordon ombilical et le placenta du nouveau-né pour harmoniser sa croissance à celle de la nature. C'est pourquoi ce monument est à la fois homme et arbre. Le jumelage de la ville du Lamentin avec Santiago de Cuba permit de découvrir Alberto Lescay Merencio, artiste cubain, réalisateur de l'œuvre, et la Fondation Caguayo dont l'une des rares équipes caribéennes maîtrisait la technique de la sculpture monumentale.

Les branches de l'arbre représentent l'envol pour bâtir, l'émancipation de l'Homme Noir. Les masques répartis sur la surface sont un hommage aux Dieux d'Égypte, d'Afrique et des Amériques. Les entailles évoquent les corps maltraités, les meurtrissures et les souffrances des esclaves. La corde autour du tronc rappelle les chaînes rompues par la force de la volonté, et les racines, la puissance qui soutient les projets. Selon l'Office du Tourisme du Lamentin, l'UNESCO a accordé à cette sculpture le statut de projet associé à « La Route de l'Esclave » dont l'objectif est de remémorer une tragédie cachée afin que ses causes profondes et ses conséquences soient étudiées avec la plus grande rigueur historique, et présentées dans les livres d'histoire de tous les pays du monde comme une question universelle.

Un autre témoin : la maison du Bagnard construite dans les années 1960 par l'artiste martiniquais Médard Aribot à son retour du bagne de Guyane en 1953. Il devient alors une sorte de figure emblématique du marron – l'esclave qui se révolte et s'enfuit de la plantation où il travaille pour vivre caché dans la forêt. Sorte de marginal solitaire, pratiquant la sculpture dans un style naïf, il meurt en 1973 à Trois-Îlets, après avoir vécu plusieurs années dans sa petite maison de bois, laquelle est transportée dans le sud de l'île au pied du Morne

---

[1] Depuis que Charles Liénard de l'Olive et le sieur Jean du Plessis d'Ossonville, partis de Dieppe sur deux navires, débarquent le 28 juin 1635 du côté de Sainte-Rose (Pointe-Allègre). C'est un département d'Outre-mer depuis 1946.

[2] Les Britanniques s'en emparent une première fois en 1759 et la restituent à la France en 1816, à la suite du Congrès de Vienne.

[3] Le gadezafé concocte des breuvages aux vertus surnaturelles élaborés à partir de plantes ou se sert de gros sel qu'il répand sur le seuil des maisons.

[4] Maryse Condé, *Victoire, les saveurs et les mots,* Paris, Mercure de France, 2006, p. 49.

[5] Le terme « créole » vient du latin « *criare* », signifiant « nourrir, élever ». Au départ, il désignait un enfant blanc né et élevé dans les colonies. Le sens s'est ensuite étendu aux Européens nés aux Antilles, puis à tous les immigrants venus s'installer dans les îles.

[6] Maryse Condé, *Histoire de la femme cannibale,* Paris, Mercure de France, 2003, p. 119.

[7] L'esclavage y est aboli en 1848.

[8] Maryse Condé, *Traversée de la Mangrove,* Paris, Mercure de France, 1989, p. 76.

[9] *Ibid.*, p. 158.

[10] Une peau de velours. Maryse Condé, *Histoire de la femme cannibale, op. cit.*, p. 13.

[11] Sexe masculin. Maryse Condé, *Traversée…, op. cit.*, p. 162.

[12] Coolitude : néologisme apparu en 1992 dans le texte *Cale d'étoiles, coolitude,* de Khal Torabully, écrivain, poète et cinéaste mauricien.

[13] Terme forgé par Aimé Césaire, en 1935.

[14] Le mouvement de la créolité est né à la Martinique, dans les années 1980, sous la plume de Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Jean Bernabé.

Larcher et devient un emblème de la Martinique. Héros malgré lui, toujours insoumis, il a fini par incarner l'idée de la résistance.

À proximité de là, le mémorial de l'anse Caffard qui commémore le naufrage, dans la nuit du 8 avril 1830, du bateau transportant illégalement trois cents esclaves dont seuls quelques-uns survivront – c'est le dernier naufrage de navire négrier de l'histoire de l'île. D'imposants bustes de pierre fichés dans le sol sur le littoral face à la mer réalisés par Laurent Valère, en 1998, à l'occasion du 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Le titre, *Cap 110 Mémoire et Fraternité*, renvoie à l'orientation est-sud-est du Golfe de Guinée d'où venait le navire jamais identifié. Quinze bustes, têtes légèrement inclinées, bras le long du corps, forment un triangle, en référence au commerce triangulaire : Afrique-Europe-Amérique. Exécuté en béton armé et blanchi au sable, chacun pèse quatre tonnes et mesure 2,5 mètres de hauteur. Les figures symbolisent les victimes anonymes de la traite des noirs.

Laurent Valère (1959-), *Mémorial Cap 110* (1998), à Anse Caffard, en Martinique, créé sur le territoire et à l'initiative de la ville du Diamant à l'occasion du 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage.

Rappelons que l'artiste Paul Gauguin, en 1887, a vécu cinq mois à l'Anse Turin. Il y a découvert les paysages luxurieux des tropiques, aux coloris éclatants qui l'entraîneront ensuite en Polynésie.

* * *

Mais la Martinique c'est, bien sûr, la patrie de Marie Josèphe Rose Tascher de la Pagerie, plus connue sous le nom de Joséphine, impératrice des Français, née aux Trois-Îlets, en 1763. Offerte par Napoléon III, une statue est érigée au milieu de la Savane, un grand jardin face à la baie de Fort-de-France. Au début des années 1990, des vandales lui tranchent la tête (décapitée comme Marie-Antoinette !), lui reprochant d'avoir incité Napoléon Bonaparte à rétablir l'esclavage en 1802.

En 2012, lors le l'événement PooL Art Fair Martinique, l'artiste photographe Sarah Trouche réalise une performance spectaculaire. Nue et peinte en rouge, elle fouette la statue, le fouet rappelant l'ère de l'esclavage. « Pourquoi la nudité », ose une petite fille dans la foule ? Pour ne pas être « déguisée » derrière un vêtement, « une blancheur de vierge, un tutu de danseuse ou encore la modernité du *jean's* ». Et l'artiste d'insister : « Si les vêtements disent quelque chose, la nudité, elle est universelle. Nus, nous sommes tous pareils ». Le rouge dont le corps était peint ? « C'est le roucou, la couleur des Amérindiens [15]. »

[15] Sandrine de Saint-Sernin, « Nue sur la Savane » *France-Antilles Martinique*, 17 novembre 2012.

Guadeloupe et Martinique,
récit de voyage de Serge Fisette,
est un texte inédit.

ISBN : 978-2-89816-147-6
© Serge Fisette et Vertiges éditeur, 2020
– 1148 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org